



— Buvons à la santé des revenants.

massif imposant et la rive droite de l'Isère s'ouvrent des gorges affreuses dans lesquelles nos voyageurs ne tardèrent pas à s'engager. Il fait nuit de bonne heure dans ces étroits et profonds passages. Gaston n'avait jamais rien vu de pareil et ne pouvait se défendre d'un sentiment d'horreur. Ceux de nos lecteurs qui connaissent les gorges de Noreppe et de la Grande-Chartreuse doivent avoir subi la même impression.

En s'engageant dans ces tranchées colossales où règne un morne silence, où à ses côtés et devant soi on n'a que d'immenses murailles de roches, on sent que l'on ne peut compter, en cas de péril, que sur son propre courage. Tout contribue à vous inspirer le sentiment de votre faiblesse. La nature vous y paraît hostile. D'ailleurs, pas un animal, pas un oiseau ; pas une fleur, pas d'autres plantes que des saxifrages ou quelques arbustes épineux. Le seul bruit que l'on entende est celui des eaux qui suintent sur les parois rocheuses, ou se creusent des canaux invisibles sous des blocs de calcaire.

Le travail des eaux dans ces massifs est fort étrange et parfois merveilleux. Il désagrège les roches, les mine, les creuse, les divise ; forme ici des rivières souterraines, là des cavernes, des grottes si considérables que dans quelques-unes, comme l'Aile-Froide du Pelvon, des populations de plusieurs milliers d'hommes ont pu se réfugier. On croit connaître les plus importantes, mais encore beaucoup de celles que l'on connaît n'ont été explorées qu'en partie. Leurs galeries forment de véritables labyrinthes dont il est dangereux de suivre, sans un excellent guide, l'écheveau embrouillé. Quelques-unes aboutissent à des salles immenses, d'un prodigieux aspect, qui rappellent par leurs formes variées nos divers genres d'architecture : ici, les temples grecs, là, les cathédrales gothiques. Les stalactites dont elles sont décorées et sur lesquelles la réflexion des torches jette des milliers de pierreries, les colonnades majestueuses qui en soutiennent les voûtes et qui semblent avoir été construites par la main des génies, le fracas des torrents invisibles qui, par une succession de cataractes descendent dans des profondeurs inconnues, tout étonne le regard, fascine l'esprit, inquiète l'imagination.

Les montagnards les ont prises souvent pour les palais des Fées. Si dans certaines galeries se forment des courants d'air, le vent

y fait entendre tantôt des plaintes, tantôt des chants d'une mélodie bizarre à laquelle se mêlent, semble-t-il, des bruits d'armes, des hennissements de chevaux.

C'est un des grands domaines du fantastique et des superstitions, et l'on ferait des volumes de leurs légendes.

La montagne de Roquairol compte un grand nombre de ces cavernes, et naturellement Mandrin devait utiliser ces dépendances mystérieuses de son château. Il ne s'était point révélé tout entier à M^{lle} de Chavailles ; la contrebande était la moindre de ses industries, comme le château n'était que sa résidence apparente. Nous allons soulever un coin du voile de ces mystères.

Rejoignons d'abord nos voyageurs.

Ils cheminaient silencieux, songeant chacun à leur aventure, quand tout à coup de grosses pierres roulèrent de la montagne sur le chemin et vinrent se briser avec fracas à quelques pas du capitaine.

Isaure frémit de frayeur. Mais Mandrin rendit la bride à sa monture ; il prit le grand trot, et la mule ainsi que le cheval de Gaston prirent la même allure.

Un instant après, obligé de remettre sa jument au pas, il se retourna en riant :

— Ce sont, dit-il, les fées du mont Pelvoux qui nous font des niches. Mon château a des avenues qui font mal pressentir son hospitalité.

« Mais nous touchons à la fin de nos peines, ajouta-t-il en indiquant le fond de la gorge qu'emplissait une brume bleuâtre.

Lui seul, par la force de l'habitude, pouvait distinguer au flanc d'une Alpe neigeuse le rempart et les tours aux toits pointus du château de Roquairol.

Il faisait face à la gorge, dont le séparait une étroite prairie. Le peu de jour qui restait au ciel brillantait ses ardoises, qui semblaient couvertes de givre.

En l'apercevant enfin :

— Quel est l'insensé ou le malheureux, s'écria Gaston, qui a pu se bâtir une semblable demeure en cet affreux endroit!... Ah! nous sommes loin de Trianon...

Au bout de la prairie on trouvait une rampe dont le lacet étroit et rapide conduisait au pont-levis du château. On ne pouvait gravir

cette pente qu'au pas, et pour la descendre il fallait tenir à pied son cheval par la bride.

Les voyageurs montèrent ce zigzag vertigineux, s'abandonnant à l'instinct de leurs montures. Gaston se disait :

— Si le chasseur habite là-haut, où donc se tiennent les ours ?...

Mais il n'était pas au bout de ses surprises. Contrairement à ce qu'il aurait pu attendre, rien n'annonça leur arrivée aux gardiens de ce repaire féodal. Le pont-levis était baissé sur son fossé sans eau; Mandrin fit retentir un heurtoir et une porte assez large pour un cavalier et pratiquée dans la porte principale s'ouvrit presque aussitôt. Deux hommes munis de lanternes attendaient dans la basse-cour (cour des écuries et des domestiques). Le capitaine descendit de cheval et aida M^{lle} de Chavailles à mettre pied à terre; l'escorte se dirigea vers les écuries.

Alors seulement apparut Pierre Fleuret, le lieutenant, suivi de quatre compagnons porteurs de larges torches de résine.

Mandrin et Fleuret furent rapidement au-devant l'un de l'autre.

— Rien de nouveau, Pierre?

— Rien, capitaine... Et vous?

— J'ai pour ami et pour hôte le fils de La Tourette, de Grenoble. Il vient pour chasser avec nous.

— C'est incroyable!... fit le lieutenant.

— C'est très heureux. Pas un mot aux autres!

« Dans la gorge, on nous a fait rouler des pierres. C'est tout.

Rejoignant enfin M^{lle} Isaure et le chevalier de La Tourette, Mandrin s'excusa des ordres qu'il avait eu à donner, puis il offrit la main à la jeune fille et pria Gaston de le suivre.

Ils passèrent sous une voûte et pénétrèrent dans la cour d'honneur; alors le spectacle changea; les huit fenêtres du rez-de-chaussée flamboyèrent, et par leurs croisillons colorés inondaient la cour d'une lueur d'incendie.

Au sortir des ténèbres, l'effet en était prodigieux.

On pénétrait dans l'habitation seigneuriale par une salle d'armes d'un aspect guerrier et sévère; à droite et à gauche des portes s'ouvraient sur le salon des grandes réceptions et sur la salle *des Nappes*.

Il était d'usage d'offrir le vin d'honneur à ses hôtes dans le grand salon à leur arrivée. Mandrin n'y manqua pas. Trois coupes d'argent, au milieu desquelles s'élevait un magnifique buire du même métal.

provenant de quelque monastère, étaient disposées sur une table de marbre aux pieds dorés.

Le capitaine versa lui-même le vin de l'Ermitage, gloire des vignobles dauphinois, et levant sa coupe, dit :

— Je bois à mes aimables hôtes!... A vous, noble demoiselle, et à vous, monsieur le chevalier, qui m'avez fait l'honneur d'accepter l'hospitalité sous mon toit.

Gaston de La Tourette répondit de même :

— Je bois au capitaine Mandrin, au plus galant homme que j'aie rencontré des bords de la Seine à ceux de l'Isère.

Quand les coupes furent vidées, le chevalier, qui ne pouvait longtemps tenir sa langue, dit à Isaure :

— Mademoiselle vient donc comme moi à Roquairol pour la première fois ?

Prévoyant l'embarras de la jeune fille, Mandrin s'empressa de répondre pour elle :

— Mademoiselle, menacée par des ennemis puissants, a pensé trouver ici une retraite assurée et m'a honoré de sa confiance.

On passa ensuite dans la salle à manger, si bien nommée jadis la *salle des Nappes*.

Éclairée par cent bougies, la table offrait un coup d'œil éblouissant d'argenterie, de cristaux et de porcelaines. Elle ne comptait que douze couverts. La salle elle-même eût fait l'admiration d'un artiste de nos jours; aucun vaisseau gothique ne l'égalait en élégance, si ce n'est le réfectoire de l'abbaye Saint-Martin de Paris, dont on a fait la bibliothèque du musée des Arts-et-Métiers.

Le menu était digne de ces magnificences; il était gothique par ses proportions énormes, peu en rapport avec le petit nombre des convives, mais ses reliefs étaient attendus ailleurs par près de deux cents hommes.

Le gibier des Alpes : grives au genièvre, perdreaux blancs, cuissots de chamois, jambons dorés, alternaient avec les truites des cascades, les carpes monstrueuses des lacs, les volailles, les légumes et les fruits du Midi, les friandises de Savoie et de Piémont.

Une telle abondance dans ce désert semblait l'œuvre des Génies; mais si extraordinaire qu'elle fût, elle étonna encore moins Gaston que l'appétit insatiable des notables francs-saulniers : Pierre Fleuret,

Antoine Coquillou, Jacques Février, et le frère aîné du capitaine, le modeste et solide Claude Mandrin.

Avec les vins du Rhône, aux fumées capiteuses, impétueux comme leur fleuve, avec les liqueurs de la Chartreuse, de Chambéry et de Turin, les langues se délièrent, et même plus tard s'épaissirent. Le jeune de La Tourette ne tarit pas ; se déclara contrebandier de cœur ; mais dans les éloges qu'il prodiguait à Mandrin il fit une réserve.

— Votre Grande-Chartreuse du sel, dit-il, est suspecte ; elle est supérieure à celle de Saint-Bruno, mais comme celle-ci elle a un défaut capital : elle manque de femmes!...

Cette plaisanterie avertit M^{lle} Isaure qu'il était temps pour elle de se retirer.

Pendant le dîner, on lui avait préparé une chambre, et le capitaine avait désigné pour son service une vieille paysanne qui était une honnête femme.

Enfin, lorsque La Tourette commença à tutoyer tout le monde et à perdre le fil de ses discours, Mandrin, qui s'était ménagé, tira à part son lieutenant en lui disant :

— Parlons un peu de nos affaires.

IX

LES ATELIERS DE LA MONTAGNE

Naturellement, il lui raconta son aventure de Saint-Géoirs, et lui expliqua la présence d'Isaure de Chavailles et du fils du fermier général.

— Jusqu'à nouvel ordre, ajouta-t-il, nous cacherons à Isaure le secret de nos ateliers ; mais dans le château elle jouira de la liberté la plus complète et sera entourée du plus profond respect. Quant à Gaston l'étourneau, nous nous efforcerons de l'amuser et de le retenir ici jusqu'au dénouement de la crise... car l'affaire de M. de Chavailles n'en restera pas là, et je suis certain qu'à cette heure les commis de la ferme et la maréchaussée de Grenoble sont en route contre nous. Cet amusant chevalier nous servira d'otage au besoin, et je le confie tout particulièrement à ta garde.

— La prise d'armes que vous m'annoncez, capitaine, n'est pas le plus grand danger qui nous menace; j'en sais un autre plus grave.

— Lequel?

— En rentrant ce matin, nous avons reçu dans la gorge de Roquairol une grêle de cailloux.

— Moi aussi, je te l'ai dit.

— De quelque pâtre mauvais plaisant...

— Oui, capitaine. Et vous doutez-vous d'où cela nous vient?

— Non. Je le croyais comme vous, mais un de nos hommes m'a éclairé à ce sujet. Perrinet m'a dit : C'est une méchanceté de Fifi la Grosse-Tête.

— Le goîtreux?

— Oui. Vous savez combien ces idiots sont méchants.

— Il y a longtemps que l'on aurait dû jeter celui-ci en pâture aux aigles de la montagne.

— Sans doute, mais il faut pour cela braver la superstition qui fait de ces crétins des animaux sacrés. Qui le tuerait passerait pour maudit et deviendrait parmi nous un objet de terreur. Depuis longtemps Fifi rôde autour du château, et dernièrement on le surprit à l'entrée des Grottes d'Or.

« Il nous veut du mal et nous espionne. Dans les gloussements qui lui servent de paroles, on distingue toujours le mot : Mandrin! Mandrin!

« Un jour Perrinet lui dit :

« — Que lui veux-tu, à Mandrin?

« Alors, le goîtreux grogna comme un ours en fureur, et toute sa férocité apparut sur son visage.

« — Tiens! répliqua Perrinet en lui envoyant un coup de pied, voilà de la part de Mandrin.

« Et chaque fois qu'il l'aperçoit, il l'arrange de la même façon.

« — Fifi, attrape! De la part de Mandrin.

« Alors, capitaine, vous comprenez que si cet animal peut vous assassiner, il n'y manquera pas, et, d'autre part, que s'il pénètre jamais dans nos grottes...

— Eh bien! fit Mandrin, il faut le tuer sans rien dire.

« Maintenant, ajouta-t-il allons faire un tour au grand atelier, je ne dors bien qu'après avoir passé une inspection générale.

Fleuret suivit son capitaine.

Tous deux descendirent dans le sous-sol du château. Là se tenaient douze hommes de service au bord d'un large puits qui à l'aide d'une machine, semblable à celle des puits de mine, servait de communication avec les grottes mystérieuses.

Le capitaine et son lieutenant prirent place dans une grande banne d'acier et furent descendus aussitôt. Lorsqu'ils remirent pied à terre, ils se trouvèrent dans une galerie éclairée par des lampes appliquées aux murailles et dont le nombre à droite et à gauche donnait à supposer d'immenses ramifications souterraines.

Devant eux était une porte de fer, dont Mandrin tira le verrou.

Fleuret alluma deux torches et ils suivirent une nouvelle galerie. Bientôt ils passèrent au-dessus d'un gouffre où mugissaient des eaux turbulentes, et ce mauvais pas franchi, ils se trouvèrent dans une avenue spacieuse dont la voûte élevée commençait à montrer ces pendentifs de cristallisations bizarres où se plaît à jouer le rayonnement des torches.

L'air devint plus vif et plus frais, et déjà apportait des bruits de marteau et des éclats de voix.

Il ne restait plus à franchir qu'une seconde porte de fer. Elle s'ouvrit et la Grotte-d'Or apparut soudain dans sa splendeur inouïe et dont la description la mieux faite ne saurait donner qu'une bien faible idée.

Dans cette grotte, large et profonde comme l'intérieur d'une cathédrale, un fourneau de fonderie projetait sa lumière violente, sur le sol encombré d'outils, d'engins de toutes sortes et sur un peuple de travailleurs, en même temps que des centaines de torches plantées, accrochées, suspendues par grappes incandescentes, éclairaient l'immense salle et se reflétaient sur des colonnes, des voûtes, des parois formées des fantaisies les plus étincelantes de la nature.

En cet endroit, la roche se compose particulièrement de sable quartzéux et de mica, pierre brillante, feuilletée et écailleuse, qui se divise en lames minces semblables à de l'or.

Au feu des torches on dirait que la nef entière est bâtie d'escarboucles et d'or.

Les yeux de Mandrin et de son compagnon étaient depuis longtemps familiarisés avec ces murailles éblouissantes.

Suivant une allée formée de tonnes remplies d'or et d'argent, ils s'avancèrent vers les travailleurs.

1^{re} LIVRAISON GRATUITE. — En vente la 2^e livraison à 5 c. — Tous les numéros suivants : 5 c.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN